

Les Alpes bernoises

D'un lieu de passage à un espace visité

Aurélie Luther

1. Perception de l'espace alpin : lieu de passage et centre d'intérêt

Une lente évolution

« In der Renaissance verflüchtigt sich die Angst vor den Bergen. Im 18. Jahrhundert werden daraus Schwärmereien für die Schönheit der Berge und Begeisterung für Arkadien in den Alpen. » Ces mots d'introduction au congrès balisent le corpus de textes qui font l'objet de cette communication. En effet, les auteurs considérés devancent l'époque touristique proprement dite tout en offrant des perspectives variées sur l'espace alpin, qu'ils sont loin de considérer comme un lieu effrayant. Si les Alpes représentent d'un côté un lieu de vie pour leurs habitants, elles font de nos jours partie intégrante de l'offre touristique de certaines régions, dont l'Oberland bernois, aussi bien pour les pratiques estivales qu'hivernales. Avant cette ère des loisirs, l'espace alpin était une zone de passage difficile en raison de l'altitude des cols à franchir, de la dénivellation que cela implique ainsi que du caractère escarpé – et potentiellement dangereux – des chemins, objectivement bien moins agréables à parcourir que les tracés de plaine. La notion d'agréable ne relève cependant pas uniquement de critères d'ordre pratique ... Si les considérations sur les Alpes ne s'arrêtent pas systématiquement à des questions de praticabilité, c'est en raison d'une lente évolution de la perception de l'espace alpin au fil du temps, le chemin de montagne et l'espace qu'il traverse devenant attractif, non plus malgré son aspect rocailleux et austère, mais en partie grâce à lui.

Périodisations

Cette évolution de la perception de l'espace alpin implique de fait des questions de périodisations, qui ont déjà été abordées dans le dernier tiers du XIX^e siècle et qui sont traitées dans de nombreux textes d'historiens parus sur le sujet au XX^e siècle. Les auteurs s'attachent à dater ce changement de perception. Selon la perspective dominante dans la littérature classique sur le sujet, le XVII^e siècle est considéré comme une période de désintérêt à l'égard de l'espace alpin. Depuis quelque temps, l'histoire de la perception des Alpes a fait l'objet de nouvelles recherches qui remettent en cause les périodisations classiques. En 2005, Jon Mathieu dégageait ainsi de la littérature historique sur la question deux types de périodisation fréquemment utilisés par les historiens : l'un met en évidence un intérêt pour les Alpes au XVI^e siècle, un désintérêt au XVII^e siècle et une redécouverte au XVIII^e siècle. Le second ne coïncide pas, puisqu'il fait naître cet intérêt au XVIII^e siècle.¹

Perspectives classiques

Les historiens qui inscrivent leurs travaux dans l'un ou l'autre de ces deux types proposent un modèle très tranché dans lequel les Alpes suscitent ou de la peur et du dégoût ou une grande admiration, ce qui laisse peu de place à l'appréhension de propos plus nuancés. La polarisation exagérée du modèle conçu le rend simple à exposer et simple à exporter puisqu'il se prête très bien à la vulgarisation : un texte ayant les Alpes pour objet en donne une image soit positive, soit négative, la nature du pôle dépendant de la période durant laquelle il a été produit. La diffusion de ces périodisations a également été favorisée par le succès de quelques grands titres devenus des classiques. Quant à leur longévité, elle est aussi due au fait qu'elles permettent de mettre en évidence l'extraordinaire augmentation de l'intérêt pour les Alpes dans le dernier tiers du XVIII^e siècle. Elles montrent en revanche leurs limites lorsqu'il est question des XVI^e, XVII^e et des deux premiers tiers du XVIII^e siècle.

Du XVI^e au XVIII^e siècle

Les recherches menées sur la littérature de voyage, la Suisse et les Alpes ont souvent pour objet le dernier tiers du XVIII^e siècle, période considérée comme l'âge d'or de la (re)découverte des Alpes. On peut aisément comprendre cet intérêt, dans la mesure où les années 1760–1800 sont abondamment documentées : l'accès à une masse importante de sources facilite l'étude de cette époque. Sans nier l'importance des travaux consacrés au dernier tiers du XVIII^e siècle, nous avons cherché à replacer cette période dans une perspective historique plus large au lieu d'en faire un objet d'étude désolidarisé de son contexte. L'intérêt pour les Alpes atteint à la fin du XVIII^e siècle des proportions jusque-là inégalées qui ont conduit à la mise en évidence de cette époque au détriment des décennies et siècles antérieurs. La lecture des textes qui abordent l'espace alpin entre le XVI^e et le XVIII^e siècle montre cependant que les périodisations classiques sont trop tranchées. Si les Alpes sont mentionnées dans des textes du XVI^e siècle, l'enthousiasme alpin que certains historiens ont prêté à ces récits semble surévalué. En effet, les commentaires positifs des auteurs du XVI^e siècle ne concernent en général pas l'étagage des glaciers, mais celui des alpages et de leurs verts pâturages. Certains textes que nous n'aborderons pas ici, car ils ne traitent pas de l'Oberland bernois, mais du Valais ou des Grisons, accordent en revanche une importance aux Alpes, ce qui permet de relativiser la thèse d'un XVII^e siècle hostile à l'espace alpin. On trouve également des ouvrages publiés dès le début du XVIII^e siècle, soit bien avant le tournant des



Cypripedium calceolus. Sabot de Vénus. – Haller, Albrecht von:
Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoata. Bernae [Berne] 1768.
 Gravure de Johann Joseph Stoercklin. Universitätsbibliothek Bern,
 MUE Kp III 137.

Lumières, qui ont pour objet l'espace alpin. Ce qui est en revanche frappant et qui a déjà été identifié dans les deux périodisations évoquées ci-dessus, c'est l'augmentation de l'intérêt pour les Alpes dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, comme en témoigne l'importante production de textes que l'on peut observer à partir de ces années-là, augmentation qui précède l'ère touristique du XIX^e siècle. L'intérêt pour les Alpes semble donc bien plutôt être un phénomène qui se développe lentement depuis le XVI^e siècle et qui s'accélère au tournant des Lumières. Ce mouvement, que l'on peut observer en étudiant des écrits qui portent sur l'espace alpin de la Confédération, est également visible en ce qui concerne l'Oberland bernois.

Le corpus

Une fois ces questions précisées, il reste encore à donner quelques informations sur le choix de notre corpus. Comme mentionné ci-dessus, l'objet que nous cherchons à appréhender est plus vaste que ne le donnent les textes du tournant des Lumières qui sont fréquemment utilisés. Nous allons en conséquence remonter jusqu'au XVI^e siècle, notamment en abordant un récit de voyage du Bâlois Andreas Ryff (1550–1603), la description du Stockhorn et du Niesen du Bernois Benedictus Aretius (env. 1522–1574) et les récits de voyage du savant bernois Albrecht von Haller (1708–1777). Nous considérerons également un autre texte qui ne présente pas un caractère viatique à proprement parler : la *Topographia Helvetiae* du Bâlois Matthäus Merian (1593–1650) et de l'Allemand Martin Zeiller (1589–1661), soit une description géographique de la Suisse.

2. L'espace alpin bernois à travers trois textes des XVI^e et XVII^e siècles

Benedictus Aretius

Le pasteur bernois Benedictus Aretius témoigne de son goût pour les excursions en montagne dans sa description du Stockhorn et du Niesen.² Aretius effectue ces deux ascensions en traversée pendant l'été 1557. Parti de Blumenstein, village situé à l'ouest de Thoune, il monte au Stockhorn (2190 m), puis descend à Erlenbach dans le Simmental, où il passe la nuit. Le lendemain, il effectue l'ascension du Niesen (2362 m) où il parvient à midi pour en redescendre et se rendre à Sigriswil au nord du lac de Thoune. Le texte n'est pas linéaire : trois

parties distinctes peuvent être identifiées. La première est une description générale de la région dans laquelle Aretius fait un éloge de la marche en montagne ; la deuxième contient le récit du parcours ; la troisième est constituée d'une liste des plantes qui ont pu être observées pendant la traversée. Si cette dernière partie atteste de l'intérêt naturaliste de l'auteur, les deux premières permettent de considérer sa perception de l'espace alpin. Dans la première, Aretius aborde la région selon un point de vue très enthousiaste. Il insiste notamment sur les riches pâturages qui permettent de produire une importante quantité de fromage, de beurre et de sérac. Selon l'auteur, la production est supérieure à celle nécessaire à l'approvisionnement local. L'exportation assure dès lors un revenu à la population, qui peut de ce fait acheter ce qu'elle n'est pas en mesure de fabriquer elle-même. Les considérations de l'auteur ne se limitent cependant pas à ces informations d'ordre économique. Il met également en évidence les mœurs de ces populations alpines selon une perspective idéalisée ; les habitants des Alpes sont en effet comparés aux Athéniens.³ Quant à l'espace, il est également abordé selon un point de vue élogieux : « Wer könnte eine solche Gegend nicht bewundern, lieben, gerne besuchen, durchwandern und besteigen ? Wirklich, solche möchte ich törichte Pilze, geschmacklose Fische und träge Schildkröten nennen, die durch solche Dinge nicht ergriffen werden. Ich jedenfalls werde durch einen unerklärlichen Reiz und eine gewissermassen natürliche Liebe zu den Bergen ergriffen, so dass ich mich nirgendwo lieber als auf Bergeshöhen aufhalte, und keine Wanderungen für mich süsser sind als Gebirgstouren. »⁴

Cette description concerne cependant uniquement l'espace préalpin : les Alpes enneigées, bien que visibles depuis le Stockhorn et le Niesen, ne sont mentionnées que dans le premier paragraphe du texte dans une description à caractère très général : « Wenn wir Bern verlassen und in Richtung Süden und Südosten gehen, treten uns auf den ersten Blick riesige und unermesslich hohe Berge entgegen – ihre Gipfel verbergen sie zwischen den Wolken. [...] sie sind dermassen verhärtet durch die ewige Kälte des Schnees und durch das unbesiegbare Eis, dass sie auch mitten in der Sommerhitze die Sehkraft der Betrachter durch ihren Glanz schwächen. »⁵

Il convient donc de conserver à l'esprit le contexte dans lequel l'auteur fait part de son enthousiasme : on ne peut déduire de ce témoignage que l'espace alpin dans son ensemble retient l'attention de l'humaniste bernois. Les descriptions les plus positives concernent en effet les étages que l'on qualifie aujourd'hui de montagnard et de subalpin et non pas la haute altitude.⁶



Portrait du Bernois Benedictus Aretius (env. 1522–1574), érudit et théologien réformé. Gravure d'un artiste inconnu, non datée. – *Burgerbibliothek Bern, Porträtsammlung von Müllinen, Mss. Müll. Gr. A 40.*

Andreas Ryff

« Wer wandlen oder reisen will, der vertrauw dem glück nit zvyll. » C'est par ces mots que le marchand et homme d'Etat bâlois Andreas Ryff s'adresse à son lecteur au début de son *Reisebüchlein*.⁷ Fréquemment envoyé en mission diplomatique pour représenter son canton dans les bailliages tessinois, Ryff laisse parler son expérience de voyageur.⁸ S'il n'a bien entendu pas uniquement parcouru les chemins des Alpes, il mentionne néanmoins sept traversées de cols alpins effectuées entre 1587 et 1599, soit cinq fois le Gothard en comptant les allers et retours, une le Splügen et une la Gemmi.⁹ Bien que n'étant pas originaire des Alpes, Ryff possédait donc une connaissance pratique du milieu, basée sur sa propre expérience. Ces différents voyages sont mentionnés dans deux textes, restés à l'état de manuscrits, qui n'ont été publiés dans leur intégralité qu'au XX^e siècle. Le *Reisebüchlein*, rédigé en 1600 à partir de notes prises antérieurement, englobe la totalité des voyages mentionnés, Ryff remontant jusqu'à sa naissance en 1550. En revanche, l'autre texte intitulé *Liber Legationum*¹⁰ ne s'étend pas sur un espace temporel aussi vaste : seules les années 1593 à 1602 sont prises en considération. Si ces deux textes se complètent partiellement, le *Reisebüchlein* donne en général plus de détails sur le parcours tandis que le *Liber Legationum* a une portée politique, Ryff relatant les voyages effectués pour le compte du gouvernement bâlois, par exemple pour se rendre à la Diète fédérale. Il note scrupuleusement la date du départ, la durée du voyage et cite nommément l'ensemble des autres représentants envoyés par chaque canton. Le *Reisebüchlein* se voit de son côté attribuer un usage pratique : après une page de *captatio benevolentiae*, Ryff mentionne sous une modestie d'apparence la précieuse source d'information que pourrait représenter son texte pour de futurs voyageurs.

« Großgenstiger läser, dich mechte wundernemen, waß mich bewegte, ein sollich unnötig libell ze schriben, das doch onne sondere miey und arbeit nit verrichtet werden kan, aber doch keinen nutz bringe. [...] Und ob man gleich schon kein anderen nutz davon hat, so megen doch solliche wägwyser und guidozedel einem die unbekanten strossen und peß durch die lender zeigen und kundtbar machen. »¹¹

De long passages du *Reisebüchlein* sont consacrés à l'espace alpin : la traversée du col de la Gemmi, effectuée au mois de mai 1591, est abordée de manière circonstanciée. Parti de Bâle le 8 mai pour se rendre à Sion auprès de l'évêque du Valais afin de discuter d'affaires concernant des mines, Ryff voyage très tôt dans la saison compte tenu de l'altitude de la Gemmi et de l'orientation nord

du début du parcours. Arrivé à Kandersteg, il se voit dans l'obligation de renvoyer ses chevaux à Frutigen afin qu'ils attendent son retour. La neige encore présente sur la montagne à cette saison le contraint de poursuivre à pied, non sans avoir engagé deux garçons pour porter ses affaires et lui montrer le chemin. Les conditions du voyage s'annoncent donc objectivement difficiles, le passage n'étant pas encore ouvert, comme le précisent « d'honnêtes gens » qui leur déconseillent vivement de franchir le col. Ryff suspend alors le récit de son voyage pour aborder le col de la Gemmi selon un point de vue informatif. Il précise qu'il n'est effectivement pas utilisable en hiver avant de décrire en détail le chemin creusé à travers les parois qui surplombent Loèche-les-Bains. La question du commerce est également abordée en mentionnant les tactiques utilisées : les muletiers valaisans qui disposent de mules habituées à la difficulté et à la raideur du chemin déposent leurs marchandises dans une souste au sommet du col tandis que les Bernois font de même depuis leur versant, leurs mules ne pouvant pas descendre le sentier escarpé. Chacun repart ensuite en sens inverse chargé du matériel entreposé par l'autre. Le texte présente jusqu'ici les caractéristiques d'une description factuelle de la Gemmi et des pratiques de transit qui ont cours sur le col. Ryff cherche cependant à partager son expérience avec le lecteur en mettant tout en œuvre pour lui faire ressentir la hauteur impressionnante de la paroi : « Wan man nun bey disem heuslin ist, do heist es uff der Touben, so sicht man strags über den felsen ab zuom dorf Baden, und wiewoll dises ein groß dorff (gwiß 100 firsten oder heuser hat), so sicht eß der grousamen höche halb, alß ob, salva honore, 8 oder 9 schwin-ståle nache bey einander lägen, so hoch ist der berg. Und meint ein unbekanter unmiglich sein, daß man kenn do hinab komen. »¹²

Confronté à une réalité qui sort de l'ordinaire, Ryff se doit d'illustrer son propos par une image compréhensible de chacun, seul moyen de rendre la chose imaginable. Comparer les maisons de « Baden » – c'est-à-dire Loèche-les-Bains – à quelques étables à cochons permet à toute personne, même dépourvue d'expérience alpine, d'éprouver la distance qui sépare l'œil du narrateur du village qui se trouve à ses pieds. Il poursuit sa description de la Gemmi en abordant le lac de Dauben, qui va lui donner l'occasion de rattacher le récit de sa traversée au texte, composé jusqu'ici d'informations à caractère général. Après avoir précisé le temps d'ordinaire nécessaire pour rallier Loèche-les-Bains depuis Kandersteg en été, soit cinq heures à cinq heures et demie, Ryff mentionne les importantes difficultés liées à la nécessité de faire la trace dans la neige : partis à quatre heures du matin de Kandersteg, ils ne sont arrivés en

Valais qu'à cinq heures de l'après-midi, ce qui représente treize heures de marche. Notre voyageur précise alors qu'il était presque mort de fatigue ... et qu'il n'aurait pas marché deux heures de plus. Le récit ne s'appesantit cependant pas sur son état physique pour retourner promptement à l'évocation du principal problème qui explique la fermeture du col en hiver. Le chemin, tracé dans la paroi, est chaque année endommagé par les avalanches et nécessite des réparations, qui n'ont évidemment pas encore été réalisées lors de son passage, ce qui l'a contraint à effectuer quelques dangereuses acrobaties. L'histoire se termine cependant de la plus heureuse des manières dans les bains de Loèche où Ryff retrouve l'évêque qui s'y était rendu en cure : « Do wir nun gehn *Baden* inß dorff hinab komen sindt, do hat sich jederman verwundert, daß wir jetz undt über die Gemmi komen sindt, und haben unbewust den bischoff selbs mit seinen räthen do funden ; der hat ein badenfarth do gehalten. Wir haben auch alsbald denselben obent noch zuo iren gnaden inß baad sitzen miesen, welliches unß die miede fein hat abgeweschen. »¹³

Si l'espace alpin relaté par Ryff n'est pas celui des glaciers, le texte aborde des réalités différentes de celles mentionnées par Aretius. Loin des aimables pâturages présentés dans le texte du pasteur bernois, la montagne du *Reisebüchlein* est rendue plus austère par la présence de la neige, du vide ainsi que par les déprédations du chemin, qui n'a pas encore été réparé après l'hiver. Loin de conduire le texte dans une perspective dramatique, ces aspects sont abordés de façon détaillée et objective. Ni louée, ni décriée, la montagne est présentée pour ce qu'elle est : un espace particulier, théâtre des efforts du voyageur qui relate son expérience pour qu'elle serve à d'autres.

Matthäus Merian

La Suisse et les Alpes ne sont pas uniquement abordées dans des récits de voyage, mais également dans des descriptions géographiques. On peut dès lors considérer la place réservée aux Alpes dans ce type de textes. La *Topographia Helvetiae, Rhaetiae, et Valesiae*¹⁴ de Matthäus Merian et Martin Zeiller fait partie d'une large entreprise, la *Topographia Germaniae*, publiée en vingt et un volumes, continuée après la mort de Merian par son fils qui porte le même nom, Matthäus Merian le Jeune (1621–1687). Bien que le projet global ne concerne pas uniquement la Suisse, les différents tomes sont consacrés à des régions particulières comme la Hesse, la Bohême, la Souabe, la Bavière ... Le tome III, qui a pour objet la Confédération, décrit la situation de la Suisse en deux pages, avant de passer à la description des cantons un par un. La structure des

Anno: 1599/:

Mit diesem Steiner Weis ein Erwerb
Mann. vly. Meist z. Georg. Anst. Die
weist jhrer Weis den Salzen Lamm
und weidenum gmarzt. wo ein Lamm
zu Salzen ist. so sterben by ein Spitz
Stein danyen. anders danyen und Lamm
dies danyen weg. Es Man so duff und
ab danyen danyen Man salzen weg ein
nad danyen. Do fangt ein?



chapitres est toujours la même : le canton est présenté dans un premier temps d'une manière générale, notamment en donnant des informations de nature historique, puis les localités les plus importantes sont abordées séparément par ordre alphabétique. La description du canton de Berne est susceptible de contenir des informations sur les Alpes puisqu'elles constituent une part non négligeable du territoire bernois. On constate que la partie qui concerne l'ensemble du canton n'aborde pas l'espace alpin ; la description de la ville de Berne y tient en revanche une place importante. Lorsque les principales localités du pays bernois sont abordées, les lieux qui se trouvent géographiquement dans l'espace alpin sont bien énumérés, mais les montagnes environnantes ne sont pas décrites. Pour le village de Frutigen, il n'est pas question de sa situation géographique, si ce n'est pour dire que l'ensemble de la vallée porte le même nom. Les localités du plateau bernois comme Aarberg, Büren, Berthoud, Thoun et Wimmis ou encore celles du Pays de Vaud alors sous domination bernoise, comme Lausanne, Morges, Nyon, Yverdon et Grandson, sont en revanche décrites de manière plus détaillée.¹⁵ Intercalée entre la description d'Unterseen et de Wangen, la « Beschreibung dess grossen Gletschers » aborde cependant l'espace alpin sur près d'une page, soit un texte presque aussi important que celui réservé à la description de la ville de Lausanne. Le glacier de Grindelwald dont il est question est décrit de manière très détaillée. Bon nombre d'informations sont tirées de la *Cosmographia* (1544) de Sebastian Münster (1488–1552) et de l'*Eydggnoschafft* (1548) de Johannes Stumpf (1500–1577/1578), deux ouvrages datant du XVI^e siècle. Les textes se ressemblent passablement : la glace est dure et peut être comparée à du cristal ; des crevasses se forment en faisant un grand bruit ; elles sont dangereuses lorsqu'elles sont recouvertes de neige fraîche, mais elles peuvent en revanche s'avérer utiles pour conserver la viande durant l'été. Le texte de Zeiller n'apporte jusqu'ici pas de nouveauté par rapport à la *Cosmographia* et à l'*Eydggnoschafft*, mais on peut cependant repérer une autre information qui apparaît dans les premières lignes du texte : « Es mag dieser Berg / geliebter Leser / vor andern für etwas sonders / vnd wol

La descente du col de la Gemmi vers le Valais fut, pour Andreas Ryff, le passage le plus aventureux de son voyage de Bâle à Loèche-les-Bains. Le sentier médiéval n'était pas praticable avec des chevaux. Au milieu de la paroi rocheuse surplombant Loèche, il passait sur un pont de bois, flanqué de petites maisons de garde, qui pouvait être démonté en cas de guerre. Le chemin muletier actuel ne fut aménagé qu'entre 1739 et 1741. – Ryff, Andreas : *Reiss Biechlin, 1600. Universitätsbibliothek Basel, A 11 44a, fol. 112v.*

für ein miraculum naturæ gehalten werden. Ist im Grindelwald / vnnd oberhalb Interlappen / zu Latein Interlacus, im Schnee Gebürg gelegen / vnnd wird der grosse Gletscher genannt. Es ist nicht weit davon der Orthen ein Capellen zu S. Petronel gewesen / dahin man vor alten Zeiten gewallfartet : Welchen Orth dieses Bergs Eygenschaft zum Wachsthumb / seythero bedecket hat : Gestalt dann die Landleuthe dort herumb observiren / vnd bezeugen / daß dieser Berg dergestalt wachse / vnnd seinen Grund oder Erden vor sich her schiebe / daß wo zuvor eine schöne Matten oder Wiesen gewesen / dieselbe davon verhehe / und zum rauhen wüsten Berg werde. »¹⁶

Le texte de la *Topographia* fait ici référence à l'avancée des glaciers, qui était marquée pendant le petit âge glaciaire. Si cette période débute dans la seconde moitié du XVI^e siècle pour durer jusqu'au milieu du XIX^e siècle, ce n'est qu'à partir du XVII^e siècle que les glaciers des Alpes suisses ont connu un accroissement marqué. Les glaces occupant un espace préalablement utilisé par l'homme, leur avancement était naturellement préoccupant pour les populations alpines. Si la *Topographia* de Merian est indéniablement un ouvrage de compilation considérablement influencé par les sources du XVI^e siècle, il n'en demeure pas moins que l'information reflète dans ce cas une réalité nouvelle. Le sujet était trop actuel pour ne pas figurer dans un chapitre consacré aux glaciers. La description de l'environnement alpin reste néanmoins centrée sur l'homme et ses activités.

3. L'espace alpin bernois à travers le regard d'Albrecht von Haller

Les voyages en Suisse et dans les Alpes

Dès ses jeunes années, Albrecht von Haller a parcouru la Suisse et les Alpes, notamment dans le canton de Berne. Haller a laissé quatre récits de voyage issus de trois voyages différents, soit le *Premier Voyage dans les Alpes*, 1728, « *Le trentième juin 1731 je partis...* », l'*Iter alpinum*, et la *Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732*.¹⁷ Ces textes, datant du premier tiers du XVIII^e siècle, témoignent déjà d'un intérêt important pour l'espace alpin. Ces quatre récits de Haller présentent des caractéristiques différentes, même s'ils sont tous imprégnés d'un esprit naturaliste. La *Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732* n'est ainsi pas centrée sur des questions savantes : la matière viatique tient une place plus importante au sein du récit. Deux mentions témoignent néanmoins des intérêts du narrateur



Au début du XVII^e siècle, lors du petit âge glaciaire qui toucha les Alpes, l'avance du glacier inférieur de Grindelwald menaçait la vallée et ses habitants. Cela fit sa célébrité en Europe. Matthäus Merian qui, d'habitude, n'illustrait que des villes dans ses publications topographiques, ajouta une image du glacier, sans toutefois décrire sa nature et son fonctionnement. Sur le bord gauche de la gravure figure un groupe de voyageurs étrangers. – Merian, Matthäus (éditeur et illustrateur); Zeiller, Martin (auteur des textes): *Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae*. Frankfurt am Main 1642, 31–32.

Titre du poème *Die Alpen* d'Albrecht von Haller, gravure sur cuivre signée R. Schmid. – *Versuch Schweizerischer Gedichte*, 4. Auflage. Göttingen 1748, p. 29. *Bürgerbibliothek Bern, Bibliothek Albrecht von Haller, Haller A 7.*

en la matière. Alors que Haller entreprend de monter à la Grande Scheidegg pour passer de Grindelwald à la vallée du Hasli, il mentionne la collecte de plantes : « C'est dans cet endroit que nous commençâmes d'herboriser, nous ayant paru assez élevé pour que les plantes que l'on appelle du lieu de leur naissance alpines y puissent croître. »¹⁸ Cette remarque, qui identifie un objet précis de recherches botaniques, indique que le voyageur n'herborise pas en dilettante, mais bien dans une perspective naturaliste. *La Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes* s'apparente plus à un voyage de curiosité que les autres récits de Haller, même si le *Premier Voyage dans les Alpes* peut être qualifié de mixte dans la mesure où la matière viatique est également importante. Haller tient à présenter ce premier récit de voyage helvétique et en partie alpin comme un texte savant. Alors qu'il se trouve à Genève, il annonce à son lecteur qu'il n'a pas l'intention de s'arrêter à la mention des curiosités de la ville : « Vous savez que nous voyagions pour voir la nature et non pas pour voir les hommes ni leurs ouvrages. »¹⁹ Dans les faits, Haller consacre tout de même une partie du voyage à la visite des villes et de leurs curiosités comme en témoigne le récit, car il s'arrête également à Lucerne et à Zurich, mais il tient à mettre en évidence ses intérêts naturalistes.

Le Premier Voyage dans les Alpes, 1728

Si le texte du *Premier Voyage dans les Alpes* n'est pas aussi exclusif que Haller le laisse entendre initialement, la botanique tient néanmoins une place importante dans le récit. Haller cherche notamment à mentionner les observations faites par les auteurs qu'il a pu consulter : « C'est encore autour d'Iverduin vers Granson que croît le long du lac le *Glaucium flore luteo* I. R. H. plante qui ne croît qu'en ce seul coin de toute la Suisse et que Jean Bauhin y a remarquée. »²⁰ Haller ne rapporte pas dans ce cas présent une observation personnelle, mais la mention atteste de son intérêt pour la question : les lieux existent également à travers les lectures botaniques de Haller, créant ainsi une attente, qui sera parfois déçue. Haller cherche « en vain la Thora » à Lausanne dans le jardin botanique de Jacob Constant de Rebecque (1645–1732) ; il ne la trouvera pas non plus à Saint-Maurice où on la lui avait pourtant signalée et son excursion au Salève suite à la lecture du botaniste John Ray (1627–1705) se révèle infructueuse, Haller n'y trouvant pas les plantes espérées. Ces références témoignent de l'approche naturaliste du jeune Haller, qui cherche à faire les mêmes trouvailles sur le terrain que ses illustres prédécesseurs. Le voyage de 1728 n'est cependant pas dépourvu de récoltes intéressantes comme le montre une

remarque du texte : arrivé à Kandersteg, Haller doit y rester quelques temps « à cause de la quantité de plantes rares que le Gemmi [lui] avait fournies ».²¹ Cette halte, rendue nécessaire pour conditionner les plantes ou pour prendre des notes, montre l'importance que Haller accordait à la récolte de spécimens. L'intérêt naturaliste de Haller ne s'arrête cependant pas à des questions d'ordre botanique : des mesures d'altitude et des analyses chimiques, notamment des sources thermales de Loèche-les-Bains, sont également intégrées au récit du parcours. Si ces questions naturalistes ne sont pas dominantes sur l'ensemble du récit de 1728, cet aspect reste cependant présent sous la forme d'un arrière-fond susceptible de réapparaître à tout moment dans le texte.

« *Le trentième juin 1731 je partis ...* »

Le voyage de 1731 a fait l'objet de deux récits. Le premier, rédigé en latin et composé de cinquante-cinq paragraphes numérotés, est intitulé *Iter alpinum*. Le second, qui n'a pas connu d'édition avant le XXI^e siècle, est appelé d'après son incipit « *Le trentième juin 1731 je partis ...* ». Les deux montrent que le voyage de 1731 s'inscrit dans une autre démarche que ceux entrepris en 1728 et en 1732 où les observations naturalistes étaient faites de façon occasionnelle. Elles sont en effet le but principal du voyage de 1731.²² Ce parcours, qui se déroule dans les Préalpes bernoises et en Valais, où Haller fait une brève incursion à Loèche-les-Bains, permet de récolter de nombreux spécimens : « Le trentième juin 1731 je partis pour faire un autre voyage qui quoique plus court fut plus fertile en plantes. »²³ Parti de Berne, Haller arrive le soir dans la région du Gantrisch, mais l'obscurité ne freine pas ses intentions botaniques : « Nous partîmes sur le soir [de Gurnigelbad] et après avoir monté par des prés où nous prenions à tâtons les plus belles plantes, nous nous trouvâmes dans un chalet. »²⁴ Ce trajet se déroule donc la plupart du temps en montagne : Haller franchit même le col de la Gemmi deux fois en l'espace de trois jours. Si ce voyage est plus centré sur les aspects naturalistes que les deux autres, les textes qui en sont issus présentent néanmoins des caractères différents. Le récit rédigé en français insiste plus sur la matière viatique tandis que l'*Iter alpinum* contient de nombreux développements techniques, qui viennent interrompre le fil de la narration. Haller se livre également dans ce voyage à des analyses d'eaux thermales, notamment à Gurnigelbad, à Weissenburgbad dans le Simmental et à Loèche-les-Bains,²⁵ mais elles occupent bien moins de place dans le texte rédigé en français que dans l'*Iter alpinum*.²⁶ Si l'analyse des deux sources bernoises est développée dans le texte français, Haller précisant également leur

usage,²⁷ le bref séjour en Valais fait en revanche l'objet d'une ellipse. L'analyse des sources de Loèche est en revanche détaillées dans *l'Iter alpinum*. Les aspects botaniques sont cependant de loin ceux qui occupent la place la plus importante dans le texte. Certains paragraphes de *l'Iter alpinum* sont en effet exclusivement consacrés à l'exposition de détails techniques, notamment sur les plantes de la famille des orchidées.²⁸ Haller décrit par exemple dans le texte latin les pollinies, particularité de la famille des orchidées qui permet à l'ensemble des grains de pollen d'être transportés en une seule fois lorsqu'un insecte vient visiter la fleur. Le texte de *l'Iter alpinum* est également très marqué par les nombreux passages de synonymies botaniques. En effet, la nomenclature binominale linnéenne n'ayant pas encore été introduite,²⁹ les auteurs utilisaient des noms en phrase, qui servent à nommer la plante et à en donner une description succincte. Ces noms différaient souvent d'un auteur à l'autre et Haller prend la peine de donner les références d'une plante trouvée en citant plusieurs auteurs, parfois de manière très abrégée. Pour la plante aujourd'hui communément connue sous le nom d'edelweiss, l'original latin de *l'Iter alpinum*, parle du « Gnaphalium Alpinum magno flore folio brevi CB. H. OX. III. 92. RAI. 296 ». Il faut comprendre que la plante s'appelle Gnaphalium Alpinum magno flore folio brevi chez les botanistes Gaspar Bauhin (1560–1624), Robert Morison (1620–1683) et John Ray.³⁰ Haller consacre de cette manière l'intégralité du paragraphe XII de *l'Iter alpinum*, à l'énumération des différents synonymes de l'edelweiss chez de nombreux auteurs des XVI^e et XVII^e siècles. Si les récits de Haller partagent certains points communs avec les voyages de curiosité, *l'Iter alpinum* se distingue de l'ensemble de ces textes, les aspects savants étant mêlés à la narration viatique en interrompant le cours du récit.

4. Diversité des perspectives

Les différents textes abordés montrent que la perception de l'espace alpin est multiple. Le texte d'Aretius considère l'espace alpin occupé par les bergers et leurs troupeaux, tantôt selon une lecture idéalisée, tantôt en faisant part de l'importance des alpages dans l'économie laitière. Ryff emmène son lecteur un étage plus haut au col de la Gemmi, espace où peuvent certes paître des moutons durant l'été, mais qui est néanmoins bien moins accueillant que les pâturages préalpins. Ryff voyageant trop tôt dans la saison, c'est le récit d'une traversée rendue difficile par la neige qu'il livre à son lecteur, sans pour autant donner

une tonalité dramatique à son texte. En quittant la littérature de voyage pour considérer un ouvrage géographique, on constate que le texte de Merian s'attache essentiellement à décrire la plaine, ses villes et ses villages. Un passage important est néanmoins consacré aux glaciers de Grindelwald. Le fait que le contenu du texte soit en grande partie repris dans des ouvrages publiés au XVI^e siècle montre une continuité du savoir et témoigne de l'intérêt que l'espace alpin suscitait au XVII^e siècle, bien avant le tournant des Lumières et les débuts du tourisme. Dans le même ordre d'idée, les voyages savants entrepris par Albrecht von Haller entre 1728 et 1732 en Suisse ainsi que dans les Alpes et Préalpes bernoises font état d'un intérêt naturaliste marqué pour l'espace alpin. Il serait cependant erroné de penser que les Alpes suscitent de l'intérêt uniquement auprès d'auteurs ayant un statut social particulier tel que pasteur, homme d'Etat, éditeur ou savant. D'une façon plus générale, l'élite cultivée bernoise devait également s'intéresser aux Alpes, comme en témoigne le texte, resté anonyme, d'un voyageur qui se rend par pur intérêt au col du Grimsel depuis Berne. Son récit, resté à l'état de manuscrit, est intitulé *Description d'un voyage de l'Oberland fait en 1757 adressé à Madame de Bémont, religieuse Bernardine à Pontarlier ...*³¹ Le voyage apparaît dénué de toute visée pratique : une fois au col du Grimsel, l'auteur revient sur ses pas pour regagner Berne, non sans regrets : « J'eu grande envie de poursuivre ma route, mes occupations me rappelaient à la maison, il fallait sacrifier mes plaisirs à ma situation, qui demandaient ma présence à Berne. »³² Le voyage, entrepris indépendamment de toute obligation de déplacement, donne l'occasion au narrateur d'effectuer des détours qu'il n'entreprendrait pas dans un voyage utilitaire de transit. Il se lève ainsi le 5 août « à la pointe du jour » pour se rendre à la source de l'Aar : la curiosité est un motif suffisant pour justifier une telle excursion, qui engendre une fatigue supplémentaire. Le narrateur marche ainsi « deux lieues » « en montant et descendant entre deux rocs fort proche l'un de l'autre », mais ses efforts sont récompensés : « Je trouvai une glacière [...] qu'on peut nommer tant à cause de sa grosseur, que de sa forme une petite montagne de glace, dans laquelle se trouve au pied une voute à peu près de la hauteur d'un homme, d'où sort l'eau, qui fait la source de cette rivière. »³³

Ce type de récit viatique ne tait pas les efforts à entreprendre, mais ils ne sont pas subis, puisque le voyageur s'y confronte volontairement. Les objets naturels observés sont alors présentés comme une compensation des difficultés rencontrées. Au fil du temps, le Grimsel a changé de statut : autrefois lieu de passage que l'on traversait, il est devenu un lieu à voir.

Notes

- ¹ Mathieu, Jon : Alpenwahrnehmung. Probleme der historischen Periodisierung. In : Mathieu Jon ; Boscani Leoni, Simona (éds) : Die Alpen ! Les Alpes ! Zur europäischen Wahrnehmungsgeschichte seit der Renaissance. Pour une histoire de la perception européenne depuis la Renaissance. Bern et al. 2005, 53–72.
- ² Aretius, Benedictus : Stocc-hornii et Nessi in Bernatium Helvetiorum ditione montium et nascentium in eis stirpium brevis descriptio. In : Gessner, Conrad : In hoc Volumine continetur Valerii Cordi Simesusii Annotationes in Pedacii Dioscoridis Anazarbei de Medica materia libros V. Argentorati 1561, 232. Le texte a été traduit en allemand : Bratschi, Max A. (éd.) : Niesen und Stockhorn. Berg-Besteigungen im 16. Jahrhundert. Zwei Lateintexte von Berner Humanisten. Thun [1992].
- ³ « Wenn Du mit ihnen sprichst, sind sie leutselig, und man könnte sie redegewandter als die Athener nennen », Bratschi (cf. note 2), 41.
- ⁴ *Ibd.*, 41–43.
- ⁵ *Ibd.*, 37.
- ⁶ Les Alpes sont partagées en différents niveaux qui correspondent à des étages de végétation. L'étage montagnard, soit « l'étage du sapin blanc et du hêtre », va jusqu'à 1500 m environ. L'étage subalpin, soit « l'étage de l'épicéa », va jusqu'à environ 2000–2200 m. L'étage alpin, qui correspond à « l'étage des pelouses », va jusqu'à 2500–3000 m. L'étage nival, « l'étage des neiges éternelles », s'étend lui à partir de 3000 m environ. Pour plus de détails sur ces subdivisions, on consultera Landolt, Elias ; Aeschmann, David : Notre flore alpine. [Berne] 2005. Nous constatons que les descriptions enthousiastes d'Aretius ne concernent pas l'étage nival, mais des altitudes moins austères.
- ⁷ Meyer, Friedrich ; Landolt, Elisabeth (éds) : Andreas Ryff (1550–1603), Reisebüchlein. In : Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde 72 (1972), 25.
- ⁸ « Aber, in erwägung der sachen beschaffenheit, wirt man finden, daß ich iner 25 joren nyt vyl anheimmisch gwäsen bin, sonder jederzeith, obgleichwol nit uff feeren, withen reisen, doch jederzeith uff den strossen. » Ryff (cf. note 7), 29.
- ⁹ Au total, Ryff relate quatre voyages alpins. En 1587 : Gothard aller et retour. En 1591 : Gemmi à l'aller, retour par la vallée du Rhône et le pont de Saint-Maurice. En 1593 : Gothard aller et retour. En 1599 : Gothard à l'aller, retour par le Splügen.
- ¹⁰ Meyer, Friedrich (éd.) : Andreas Ryff (1550–1603), Liber Legationum. In : Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde 58/59 (1959).
- ¹¹ Ryff (cf. note 7), 28–29.
- ¹² *Ibd.*, 98.
- ¹³ *Ibd.*, 99.
- ¹⁴ Merian, Matthäus ; Zeiller, Martin : Topographia Helvetiae, Rhaetiae, et Valesiae : Das ist / Beschreibung unnd eygentliche Abbildung der vornehmsten Städte und Plätze in der Hochlöblichen Eydgnoßschafft / Graubündten / Wallis / und etlicher zugewandten Orthen. Franckfurt am Mayn, Zum Truck verlegt von denen Merianischen Erben, 1654. La première édition est parue en 1642. L'édition de 1654 a fait l'objet d'un reprint : Topographia Helvetiae. Kassel, Basel 1960.
- ¹⁵ En tout, quarante-neuf localités sont décrites dans le chapitre qui traite du canton de Berne.
- ¹⁶ Merian/Zeyler (cf. note 14), 31.
- ¹⁷ Luther, Aurélie ; Jaquier, Claire et al. (éds) : Albrecht von Haller : Premier Voyage dans les Alpes et autres textes (1728–1732). Genève 2008.

- ¹⁸ Ibid., 142.
- ¹⁹ Ibid., 47.
- ²⁰ Ibid., 44–45. *Glaucium flore luteo* est le nom que porte la plante dans l'*Institutiones rei herbariae*, ouvrage publié en 1700 par Joseph Pitton de Tournefort (1656–1708). Il s'agit d'une plante méditerranéenne, la Glaucière jaune, également appelée Pavot Cornu.
- ²¹ Ibid., 60.
- ²² Haller précise dès la première phrase de l'*Iter alpinum* que le voyage a été « entrepris en vue d'étudier les plantes ». Ibid., 83.
- ²³ Ibid., 73. Haller fait part de sa satisfaction à ce sujet également au cours du texte : « Cette journée fut fertile en plantes » commente-t-il au soir du 2 juillet après avoir fait l'ascension du Stockhorn dans le Simmental. Ibid., 78.
- ²⁴ Ibid., 74.
- ²⁵ Ibid., 73 et 76.
- ²⁶ Ibid., 89, 103–104 et 123–128.
- ²⁷ Pour ces deux sources, on se reportera à *ibid.*, 73–74 et 76.
- ²⁸ On peut consulter ces descriptions techniques dans le texte de Haller, *ibid.*, 84–85.
- ²⁹ La classification binominale a été introduite ultérieurement. « La nomenclature zoologique prend comme point de départ la dixième édition du *Systema naturae* publiée par Linné en 1758, et la nomenclature botanique la première édition de son *Species plantarum* publiée en 1753. » Drouin, Jean-Marc : Linné et la dénomination des vivants. In : Hoquet, Thierry (dir.) : Les fondements de la botanique. Linné et la classification des plantes. Paris 2005, 49.
- ³⁰ Haller trouve cette plante en descendant dans la vallée du Simmental depuis le sommet du Bürglen. Haller (cf. note 17), 98.
- ³¹ Burgerbibliothek Bern, MSS Hist. Helv. VII 10, Description d'un voyage de l'Oberland fait en 1757 adressé à Madame de Bémont, religieuse Bernardine à Pontarlier.
- ³² Ibid., feuille 45.
- ³³ Ibid., feuille 44.